

ÊTRE
ou
L'Art de dresser les pierres

Ne cherchez pas Camille P. dans le moteur de recherche de votre ordinateur. Vous ne la trouverez pas. Vous aurez beau cliquer sur votre souris, ouvrir l'une après l'autre les fenêtres qui se présentent à vous, faire défiler les images et les vidéos, triturer votre clavier, vous n'y trouverez aucune trace des spectacles dans lesquelles elle a joué, aucune image des rôles qu'elle a pu incarner sur scène ou à l'écran.

Pas un article de journal. Pas une interview.

Aucune vieille photo, aucun élément biographique, aucune mention dans une quelconque distribution.

Rien.

Et pour cause.

Camille P. n'existe pas.

Être...

Ou ne pas être...

Telle était la question bien sûr !

Pour tout le monde, et de tout temps.

Mais pour une actrice, c'était pire encore.

Il n'y avait pas de métier où cette question ne vous soit posée avec autant d'acuité, avec davantage d'acidité... Tu as le rôle, tu existes, tu ne l'as pas, tu n'es plus rien... T'es mort...

Camille P. est un pseudonyme. Le nom de guerre qu'elle s'est choisie lorsqu'elle a tout plaqué, qu'elle a abandonné le métier, et qu'elle est venue s'installer ici, il y a maintenant presque quinze ans. Changer de vie voulait dire aussi changer de ville, quitter Paris, et il lui était rapidement

apparu évident qu'il lui fallait commencer cette nouvelle existence avec une identité neuve. Là où elle allait atterrir – car c'était de cela dont il s'agissait alors, savoir *comment et où atterrir* – personne ne la connaîtrait, on ne saurait pas qui elle était vraiment.

Qui était-elle d'abord ? Corinne, Clarisse ou Bérénice. Une servante ou une reine. Une tragédienne, une vamp ou une actrice de boulevard ?

« Mademoiselle, Madame, comment vous appelez-vous ? Antigone, Électre ou Médée ? »

Elle n'a jamais oublié la règle que lui a enseignée son premier professeur de théâtre à son entrée au Conservatoire : « La question n'est pas de savoir qui tu es. Mais pourquoi tu es là ? »

Comme l'on se défait d'un vieux manteau qui gêne désormais aux entournures, elle a commencé par se débarrasser du nom de son mari, qu'elle honnissait aujourd'hui autant qu'un jour elle l'avait adoré.

Puis son nom de jeune fille l'embarrassa. Elle n'était plus une jeune fille depuis longtemps, cela ne signifiait plus rien.

Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait aimé pouvoir vivre sans avoir de nom, *dénudée*, libérée de toute identité.

Les gens feraient comme bon leur semblerait. La désigneraient du doigt ou du menton. Lui donneraient tous les surnoms qu'il leur plairait. Elle s'en fichait bien – pourvu qu'on la laisse un peu en paix.

Elle a toujours aimé les déguisements. Changer de tête, changer de voix. C'est sans doute comme ça que tout avait commencé.

Tous les acteurs le savent, on entre dans son personnage par le vêtement. Quand on a du mal à être soi, c'est plus pratique de se déguiser en monsieur ou en madame tout le monde...

A cette époque-là, elle n'avait pas d'idées. Pas une seule. C'est ce qui est bien dans ce métier, c'est que tu peux vivre en n'ayant jamais une idée.

Tu n'es pas obligé de penser. Ce qu'on te demande, c'est un peu comme préparer un gâteau, ou faire une mayonnaise...

Elle n'est pas venue s'installer ici entièrement par hasard. Il y a longtemps, elle a déjà habité la région. Elle y a même possédé une maison, une belle maison de campagne comme l'on en voit dans les magazines. C'était du temps de la vie avec son ex-mari. Le temps du bonheur. Ils étaient venus tourner un film dans les environs et tous les deux avaient aussitôt été charmés par les paysages – on se serait cru en Toscane – et séduits par la douceur de vivre qui y régnait. Dès qu'ils pouvaient quitter le plateau, ils sillonnaient les routes, vitres baissées, cigarettes aux lèvres, allant de village en village. Les gens avaient l'air sympathique, les prix étaient attractifs et, avant même la fin du tournage, leur décision être prise : la villégiature, la maison de famille qu'ils cherchaient se trouvait quelque part au creux de ces collines verdoyantes, - à l'ombre d'un de ces clochers fortifiés.

Leur premier petit garçon trottait déjà et le second n'allait pas tarder à venir au monde. Son mari désirant plus que tout une fille, la famille promettait d'être nombreuse et joyeuse.

La vie, alors, à l'image de la rivière qui bordait le jardin de la jolie longère qu'ils avaient acquise semblait devoir couler comme un long fleuve tranquille. Mais le cours d'eau le plus paisible n'est pas à l'abri du rocher qui le contrarie, ou de la cascade qui le brise par surprise. C'est quand nous nous y attendons le moins que les rapides nous avalent et nous emportent dans leur tourbillon. Alors qu'elle s'apprête à accoucher, le destin frappe. « Mais quelle idée aussi, comme le lui fera remarquer un chef de service pour le moins cynique, de vouloir accoucher en été ? » D'appareil en panne en service en grève, son mari et elle ne feront pas moins de trois hôpitaux cette nuit-là. En vain. L'enfant survit, certes, mais trente pour cent du cerveau n'ont pas été irrigués et il est condamné à se déplacer en fauteuil.

« Trouve ton clown ! »

Jamais elle n'oubliera l'injonction de ce metteur en scène exaspéré de ne pas la voir saisir la voix, les gestes, l'esprit de son personnage...

« Trouve ton clown ! »

Quitter Paris était une chose. Savoir où se poser, décider où vivre en était une autre. Rien ne l'obligeait à partir, mais rien ne la retenait non plus. Paris non seulement l'ennuyait mais l'épuisait. L'état d'Enzo rendait tout compliqué. Les déplacements, les rendez-vous et même les relations avec les gens du métier qui ne savaient trop quelle attitude adopter. Avant de faire l'actrice, elle se devait d'abord de se comporter en mère. S'occuper de son fils. Le père avait déserté et elle en était entièrement responsable. Enzo n'avait qu'elle sur terre – et plus il grandirait, plus il avancerait en âge et plus, à l'inverse des autres enfants, il aurait besoin de l'amour et des gestes de sa mère.

Parfois celle-ci aurait aimé pouvoir lui mettre une pierre, une lourde pierre sur la tête et ainsi l'empêcher de grandir, l'empêcher de prendre conscience de tout ce qui lui était interdit, de tout ce qu'il ne pourrait jamais faire. Il demeurerait à jamais un enfant. Un enfant qui a besoin de tenir la main de sa maman. Elle aimait les mains d'Enzo, elles étaient fines, longues et nerveuses, *intelligentes*, et elle aimait les prendre dans les siennes, jouer avec les doigts, les masser, les caresser. Elle se devait de lui offrir le meilleur environnement possible, loin du bruit et de la pollution. Il devait grandir et vivre les années qu'il avait à vivre dans le plus bel endroit qui soit – et connaissait-elle plus bel endroit que cette Toscane française où un jour, il y a longtemps, elle avait connu le bonheur ?

Durant toute cette période, sans qu'elle ne sache vraiment pourquoi, elle avait une phrase d'André Gide qui lui revenait en boucle à l'esprit : « Pour bien réussir sa convalescence, il y faut la complicité du printemps. »

D'un point de vue pratique, elle était obligée de vivre en ville et elle opta rapidement pour l'une des sous-préfectures du département, dénichant dans l'entrelacs des ruelles de la vieille ville une ancienne maison en pierres avec un bout de jardin et un balcon ouvrant sur les montagnes. Là, entourée de ses enfants, de ses chiens et de son vieux père, celle qui pour tous ici se nomme Camille P. a retrouvé la durée et le goût du temps. Les gens du pays lui ont réservé un accueil amical et très vite elle s'est liée avec

ses voisins, des artisans, des paysans qui aimaient leur métier, la terre, la vérité des choses.

On avait beau être dans le Midi, les hivers ici étaient longs et pouvaient se révéler rudes. Que faire de toutes ces journées ? De tout ce temps disponible ? Elle a repris puis s'est occupée pendant quelques années du festival de théâtre de la ville qui sommeillait, mais au terme de la troisième ou quatrième édition, elle s'est rendue compte qu'elle n'était pas venue ici pour refaire en plus petit ce qu'elle faisait à Paris.

Si à la question « Pourquoi suis-je là ? » que lui avait posé son premier professeur de théâtre, elle avait alors répondu : « Pour les autres ! », dorénavant sa réponse était : « Pour me retrouver ».

« Écoute, écoute... Dans le silence de la mer, il y a comme un balancement maudit qui vous met le cœur à l'heure... »

Combien de jours, combien de nuits assise devant la monumentale cheminée, les yeux fixés sur les flammes du feu se consumant, a-t-elle écouté l'âpre voix de Léo Ferré chanter jusqu'au petit matin : « Camarade maudit, camarade misère... Misère, c'était le nom de ma chienne qui n'avait que trois pattes... Nous ne sommes plus rien... Il n'y a plus rien... »

Rien, si ce n'est la poésie.

Si ce n'est la vie.

Elle peint tous les jours. Ou plus exactement toutes les nuits. Après le dîner, chacun retourne à ses occupations. Pendant que la chienne trouve sa place sur le tapis et qu'Enzo retrouve sa chambre où il va bouquiner, regarder la télé ou *tchater* jusque tard dans la nuit, Camille, elle, rejoint le petit atelier qu'elle s'est aménagée sous les toits. Elle s'y sent ailleurs, en dehors du temps. A l'abri du monde et du malheur. Depuis qu'un peintre belge l'a initiée à l'acrylique, sa vie d'artiste a changé. Elle qui ne peint jamais en extérieur, qui s'attelle à peindre ses ciels intérieurs – des ciels sombres aux longues traînées brumeuses qui ne sont pas sans rappeler Constable, Turner ou Zao Wou-Ki, qu'elle admire et qui l'inspirent-, a trouvé dans l'acrylique la transparence qu'elle recherchait. Si un tableau à

l'huile peut être retouché à l'infini, l'acrylique, elle, vous pousse au résultat immédiat et, comme le travail à l'encre qu'elle affectionne également, ne laisse pas de place à l'erreur. Ce qui correspond bien à son tempérament, elle qui cite volontiers les mots d'Antonin Artaud : « Là où d'autres proposent des œuvres, je ne prétends pas autre chose que de montrer mon esprit ».

Un esprit tourmenté, à nu, à l'image de l'œuvre en cours, étonnamment figurative : une coquille d'œuf brisée d'où s'extrait une longue et sinueuse branche d'arbre qui s'élance dans le ciel comme un cri.

Une toile qu'Enzo aime beaucoup, il la trouve magnifique, c'est de loin sa préférée.

Ce qui est important, c'est la persistance des êtres dans le temps. Avec les acteurs et les actrices, c'est plus facile, on peut les voir mûrir puis vieillir de rôle en rôle. C'est ce bout à bout qui est intéressant.

Ils traversent le temps devant nous – devant nos yeux. Au fur et à mesure, on voit sur leur visage ce qu'ils ont « mangé ». Qui ils ont lu. Quelle musique ils ont écoutée. Quelle peinture ils ont aimée. Quels liens ils ont tissés avec les autres.

Travailler un personnage, puis un autre, puis un autre encore, être le bon puis le méchant, le maître puis sa victime, changer de voix, changer de texte, de costume, de coiffure, à force, ça grandit en soi, ça prend de plus en plus de place, puis ça finit par vous envahir...

Elle aimait – elle avait toujours aimé cet envahissement.

Peindre la nuit ne l'empêche nullement de vivre le jour. Ni même d'écouter Charles Trenet ou Maurice Chevalier au réveil. Depuis ses récents voyages au Japon, elle commence sa journée en disposant des bouquets de fleurs blanches dans la plupart des pièces. La découverte du pays du soleil levant l'a littéralement envoûtée. Elle a été séduite par l'esthétisme épuré du Zen et la visite des jardins impériaux de Kyoto, avec leurs jardiniers en gants blancs, l'a enchantée. En particulier le Temple des Mousses, en forme de cœur, où sont cultivées cent vingt espèces de

mousses différentes. Au cours de son séjour, elle s'est prise également de passion – une passion à la limite de l'obsession- pour les *Niwaki*, les arbres taillés en forme de nuages.

Au retour de son premier séjour, elle tente l'expérience de l'encre, se passionne pour la recherche du trait unique. Puis elle se met à dessiner des jardins japonais. Pour les réaliser, elle a acquis un « bout de campagne », à une dizaine de kilomètres de là, où trône une ruine en pierres. Dès qu'elle le peut, elle enfle ses habits de campagne, siffle la chienne et charge le fauteuil d'Enzo à l'arrière du Mitsubishi crotté de boue. Elle roule vite, avec assurance. C'est quelqu'un qui a besoin de faire quelque chose de ses mains, de se dépenser physiquement, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ait envie de transporter des pierres, de tailler, de couper – de façonner la Nature.

Elle n'a pas oublié un autre conseil que lui donnait son professeur de théâtre quand, toute jeune fille encore, elle suivait ses leçons : « Il faut toujours aller vers ce qui vous paraît le plus difficile »

La route monte, descend, sinue dans les plis et les replis des collines. Nous sommes ailleurs. En pleine nature. Dans un écrin vert. La vue est merveilleuse de simplicité, de douceur. Le soleil vient de sortir des nuages. Un jeune homme est en train de désherber un flanc du terrain. De part et d'autre du chemin qui conduit au tas de ruines, qu'elle va restaurer de manière très épurée, les prémices des jardins qu'elle a commencé à créer.

Un pin rouge du Japon (le pin symbolise la victoire contre l'adversité et tout jardin, même petit, se doit d'en posséder un), des azalées aux formes arrondies, une rivière sèche d'ardoises grises et bien sûr les pierres, des dizaines et des dizaines de pierres, car ce sont elles, les pierres, qui permettent d'évoquer les paysages, d'aménager les étangs, de canaliser les cours d'eau, de planter les arbres.

Ce sont elles, parce qu'elles font obstacle, parce qu'elles se dressent devant le cours naturel des choses et obligent à l'ingéniosité, à l'inventivité, ou bien à l'engagement et au dévouement, qui créent le Jardin et fertilisent la Nature.

Ce qui était important, et c'est un risque que n'évitent pas toujours les jeunes comédiens, ou les acteurs et les actrices en manque de confiance, c'est que le personnage ne devienne une prison, une cage dont on ne peut plus s'extirper...

Cailloux ou roches, rondes, plates, hautes ou en forme d'animal, peu importe, ce sont elles, les pierres, qui indiquent le chemin et dessinent la trajectoire.

L'un des plus célèbres ouvrages du Japon consacrés à l'art du jardin et de ses agréments ne s'appelle-t-il pas *L'Art de dresser les pierres* ?

Il en est sans doute de même pour nos existences, semblables à ces pensifs jardins, qui ne se dessinent, ne se déplient, ne se déploient qu'à partir des *pierres* - des rocs, des écueils - que la fatalité a léguées à chacun d'entre nous.

Didier Goupil
***Brûler le Louvre*, éditions Zinédi, 2020**